



établies dans des fragments de vieilles maisons armoriées, des détails de façade, rien que des détails enfin, mais quelques-uns très curieux comme par exemple, celui, que nous avons sous les yeux de notre hôtel, une fenêtre ogivale à balcon, ouverte en pan coupé dans l'angle d'une maison aux murailles semées de blasons portant une grande fleur de lis.

Les seuls monuments d'Avila sont des églises ou des couvents. La cathédrale est superbe, elle offre à l'intérieur une réduction de celle de Burgos, aussi sombre et aussi mystérieuse en plein jour que Burgos, à la nuit tombante. Nous y sommes entrés littéralement à tâtons, en marchant les mains étendues en avant.

Ce sont les mêmes énormes piliers, avec la même surabondance, le même fourmillement de sculptures. Dans les bas-côtés plus sombres encore, s'ouvrent des chapelles garnies de tombeaux gothiques, de statues de chevaliers debout ou couchés, de bas-reliefs bizarres aux personnages contournés, d'armoiries gigantesques, que l'œil ne distingue que très confusément dans la profonde obscurité des voûtes, derrière des grilles de fer forgé, hérissées et barbelées de mille pointes féroces.

L'église entière avait l'aspect d'un sépulcre immense et sonore, tout entier rempli par une noirceur solennelle, sur laquelle se détachaient seulement quelques parties blanches comme les piliers du transept, effleurés par une ligne de lumière, quelques vitraux de couleur et quelques arêtes de sculpture.

A l'extérieur, l'église est une forteresse; c'était le donjon, le château fort et la suprême défense de la ville. L'abside forme

une grosse tour ronde, presque sans ouverture, défendue par deux rangées de créneaux monstrueux, élevés sur machicoulis et se reliant aux tours de l'enceinte, un peu perdues de ce côté dans les maisons.

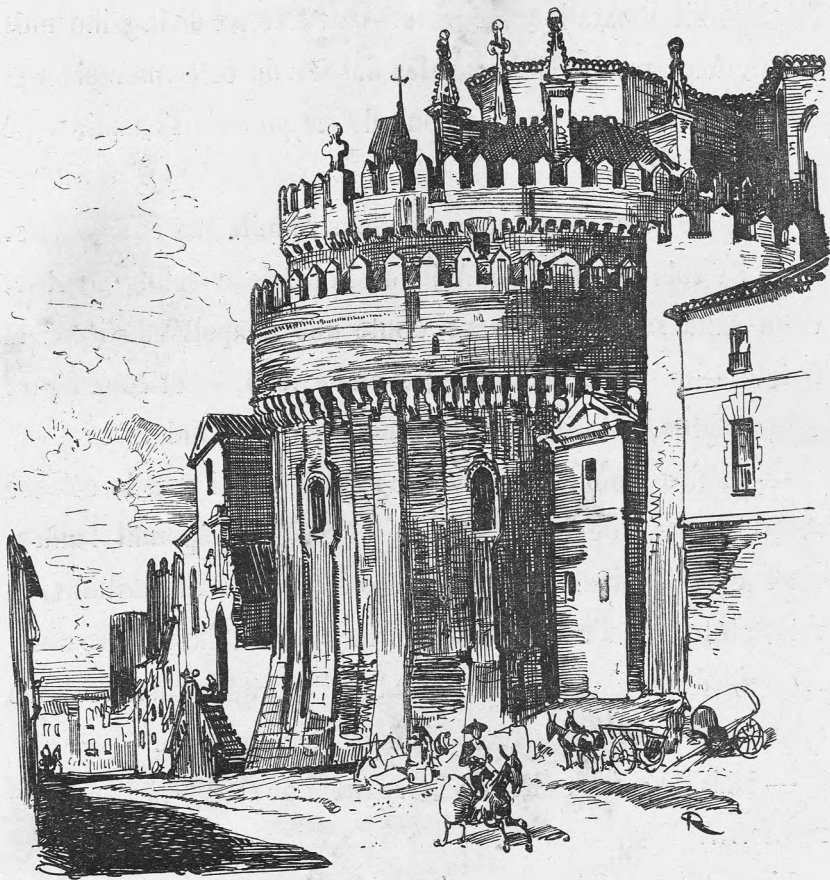


Avila. — Un balcon.

Particularité originale, les portes de la cathédrale sont gardées chacune par deux lions couchés sur un pilier bas, et attachés comme des chiens de garde au mur de l'église, par une chaîne de fer passée dans leur gueule. Le grand portail, outre ses

deux lions à la chaîne, est orné de sculptures parmi lesquelles au-dessus des frontons, deux grands diables de sauvages, barbaquement exécutés qui supportent le blason de la ville.

Une autre église à laquelle un couvent de dominicaines est



La cathédrale d'Avila.

annexé, nous a paru curieuse. Les murailles sont un peu nues à part quelques peintures et quelques bas-reliefs ; sous une voûte assez sombre du côté opposé au chœur, c'est-à-dire du côté du portail, s'il y avait un portail, s'ouvre une sorte de fenêtre deux



fois grillée de barreaux serrés, qui donne sur une cellule de religieuse.

Au milieu de cette salle ou cellule effroyablement triste, une blanche statue de femme était en prières, dans une pose à la fois humble et extatique. A travers les barreaux de la grille nous nous efforcions de distinguer les détails de cette merveilleuse œuvre d'art et nous regrettions de ne pouvoir l'examiner de plus près.

Le guide étant muet, nous en étions réduits aux conjectures.

— J'y suis ! s'écria l'un, Avila est la patrie de sainte Thérèse, cette salle sombre est sans doute une chapelle dédiée à la Sainte, — peut-être la cellule où elle a vécu, — et cette figure est sa statue, coloriée suivant l'habitude espagnole.

— Alonzo Cano n'a rien fait de mieux et ceci vaut le célèbre saint François de la cathédrale de Tolède, répondit l'autre, c'est, avec le même réalisme dans les détails du costume, la même intensité d'expression dans la figure et dans l'ensemble, le même dédoublement du corps et de l'esprit, une âme sculptée apparaissant visible sous les plis flottants de la robe.

— Mais de qui est-elle, de Berrugete ou d'Alonzo Cano, lui-même.....

L'un et l'autre, s'interrompirent brusquement, la statue avait légèrement bougé.

— Mais elle est vivante !

— Mais non !

— Mais si !

Cette fois il n'y avait plus à douter, Alonzo Cano n'était pour rien dans l'affaire, la statue s'était levée et marchait. Une lueur

de cierge éclaira un instant sa figure, puis tout disparut. Gêné par le chuchotement des deux importuns, le fantôme était allé se mettre à genoux plus loin dans l'ombre, où il ne faisait plus qu'une vague tache blanche.

C'était une religieuse. Et cette ombre d'une vivante enfermée dans ce tombeau, était jeune et elle était belle.

Ceci dans une ville comme Avila, gothique, déserte, fantôme elle aussi, séparée du reste du monde par quatre ou cinq siècles d'ensevelissement dans l'oubli, peut passer pour une évocation terrible des cloîtres d'autrefois. C'est plus fort comme impression désolée qu'une chartreuse déserte.

Quand on a vu la cathédrale et les couvents, il ne reste plus qu'à faire le tour de la ville en dedans et en dehors pour bien voir l'enceinte et les portes. Le front hérissé de créneaux que présente Avila du côté de l'arrivée, se retrouve sur l'autre face, c'est le même développement de remparts, à créneaux de forme un tant soit peu arabe, flanqués de tours rondes de quelques mètres plus élevées. La plus belle de toutes les portes est celle qui donne vers la gare, son aspect héroïque en plein jour, devient tout ce qu'il y a de plus farouche aux heures nocturnes. Nous n'avons pas manqué d'aller au clair de la lune la contempler longuement, assis en face sous les arcades d'un cloître ruiné attendant à une vieille église, à créneaux elle aussi, placée comme un ouvrage avancé à quelque distance des remparts.

Non seulement il n'y a pas de revenants à Avila, non seulement aucun fantôme d'archer ou de chevalier n'apparaît sous cette porte fantastique ou derrière ces innombrables créneaux,

mais encore, en repassant sous la herse et en ressortant par une autre porte, nous sommes tombés, après quelques pas, sur une place de la Constitution moderne et quelconque, aux maisons à arcades neuves, et remplie d'une population très vivante malgré toutes les apparences.



Avila. — Sous le porche de la Cathédrale.

Sur cette place neuve, il y a même des bancs et des bonnes d'enfants, plus une fontaine dans un coin, entourée de ménagères à jupes jaunes apportant pour les remplir des jarres empilées sur des brouettes.

Au fond de la place, on est tout étonné d'apercevoir un vaste établissement, un grand café meublé de nombreux billards, et fréquenté par de nombreux consommateurs.

A force de circuler à travers les rues étroites et désertes et parmi les maisons d'aspect inhabité, sombres et fermées, les yeux perdent l'habitude des grandes pièces et de la vie.

C'est là une impression que vous donnent le plus souvent les cités anciennes; il semble que les vivants et les modernes sont



A la fontaine.

des curiosités détonnant par leur anachronisme, de même lorsqu'on sort des catacombes, il semble que l'ombre est la vérité et la lumière, le paradoxe.

Cette impression est d'autant plus saisissante qu'il faut quitter cette place claire et animée et pour regagner l'hôtel retraverser les hautes poternes et se reperdre dans le dédale des petites rues, sombres, vides et silencieuses, on croirait que toute la



ville s'est vidée sur la place, si des bruits de guitare sortant des maisons noires, n'achevaient de vous convaincre de l'existence d'une population vivante dans ce vieux débris des siècles écoulés.

Cette place qui est à proprement parler située hors de la ville, sert de lieu de réunion aux élégants comme gens du vulgaire. Particularité remarquable, nous n'y avons pas vu de mendiants.

Dans les jours de grande chaleur, Avila devient une station balnéaire, les habitants des grandes villes environnantes y viennent prendre des bains d'air frais. En hiver et jusqu'à une époque assez avancée du printemps, ce n'est point la fraîcheur, c'est le froid rigoureux qu'on rencontre à Avila. En été, l'on y respire, et respirer est un bonheur précieux en Espagne.

Après Avila, nous n'avons plus jusqu'à Madrid qu'à rouler sur les pentes du Guadarrama, dont les cimes neigeuses nous apparaissent constamment sur la gauche.

Nous guettons par la portière le site célèbre de l'Escorial. L'horizon est un désert de gris ; à perte de vue les roches grises s'entassent en mamelons coupés par des ravins également gris où coulent des ruisselets semés de cailloux.

L'Escorial, caserne gigantesque avec un dôme de l'institut au milieu, se profile enfin à mi-côte. Mais que dirait le bon Philippe II ? Une perturbation profonde secoue l'ennui énorme et royal qui ronge les murs de sa résidence, le vieux palais frémit devant une invasion bruyante de bourgeois et de bourgeoises de Madrid, amenés par d'irrespectueux trains de plaisir. Plaisir et Escorial, deux mots qui n'ont guère l'habitude de rimer ensemble.



Madrid. — Une école.

## CHAPITRE CINQUIÈME

A Madrid. — Un tiers de Corrida de Toros. — Événements nauséabonds.  
Éventails et mantilles — La garde montante au Palais.

Monter dans un omnibus d'hôtel peinturluré, orné de franges et de bouffettes vert-chou, enlevé par six mules couvertes de paquets de pompons et criblées de sonnettes, — être volé par les commissionnaires, — croiser à tout instant dans les belles avenues qui vont de la gare à l'intérieur de la ville, d'autres équipages bariolés ou d'immenses omnibus transformés en voitures de noces, aux panneaux jaune-serin ornés de paysages et traînés par des mules plus pomponnées et plus élégantes s'il est possible que celle du susdit omnibus, — cela suffit, on le comprend, pour monter fortement l'imagination du voyageur !

Et tout cela pour descendre ensuite à la Puerta del Sol, au centre d'un boulevard Montmartre infiniment trop prolongé ! La célèbre Puerta del Sol est un immense carrefour tiré au cordeau, bordé de hautes maisons d'une régularité désespérante, centre d'où rayonnent dans tous les sens de larges rues également bordées de longues lignes droites aux grandes maisons monotones.

Le cadre manque complètement. Quelle désillusion et comme on serait disposé à s'ennuyer s'il n'y avait tant de fleurs, tant de mantilles et tant d'éventails par les rues.

Souveraine absolue, la mantille règne sur toutes les classes et couvre toutes les têtes féminines depuis celle de la duègne respectable jusqu'à celle de la petite fille. A notre première sortie, nous avons croisé une école de jeunes demoiselles sortant de l'église sous la conduite de deux sœurs ; toutes les gamines depuis les grandes de douze ans jusqu'aux bambinettes, vêtues d'une robe d'uniforme grise très courte, portaient la mantille noire et bon nombre d'entre elles jouaient de l'éventail rose comme de grandes personnes.

Les premières communiantes, elles aussi, portent un costume court très coquet, bien différent des juponnages fabuleux des communiantes françaises, et un voile qui se rattache à la mantille par des liens de parenté visibles.

Sur les dalles de la Puerta del Sol, c'est un défilé perpétuel de charmantes figures formant toutes des sujets d'éventail réussis, un défilé de mantilles noires, de mantilles blanches, de cheveux blonds frisottant sur des fronts et sur des nuques adorables, de cheveux noirs et de cheveux bleus arrangés en gros-

ses boucles et rejoignant des sourcils féroces, un défilé de manolas enfin, parmi lesquelles certaines dignes de Goya, montrant sous les barrettes du petit soulier, des bas à dessins fantaisistes et marchant un œillet à la bouche.

La marchande de ces œillets est à tous les coins de rue, portant son rouge bouquet dans un petit baril de bois plein d'eau, au milieu d'un tohu-bohu de marchands de billets de loterie, de vendeurs de places aux courses de taureaux, et de



Madrilènes.

circueurs de bottes aux allures inquiètes, qui cherchent à entraîner leurs clients sous les portes cochères, à l'abri de l'œil vigilant du sergent de ville.

Le fond de la langue à la Puerta del Sol est *toros et loteria*. Aujourd'hui jour de fête, corrida de toros, dimanche prochain, toros extraordinaires au bénéfice d'un hôpital. Les huit taureaux de dimanche seront enrubannés aux couleurs de huit dames de la plus haute aristocratie, princesses, duchesses ou marquises, qui ont daigné accepter d'en être les marraines ; heureux les chevaux qui auront l'honneur d'être éventrés ce jour-là !

Si la corrida elle-même est une chose absolument écœu-



rante, rien n'est gai et charmant comme un départ pour la Plaza de toros. Tout Madrid est en l'air ; sur la route depuis la Puerta del Sol jusqu'au Prado, une double file d'équipages se rend à la fête ; les omnibus et les tramways trainés par des six ou huit mules couvertes de bouffettes et de pompons verts ou rouges, sont tout à fait bondés ; dans les calèches découvertes, dans les voitures de l'aristocratie, on n'aperçoit que des mantilles, toutes les dames ont arboré la mantille blanche nationale.

Des voitures passent pleines de jeunes filles et d'enfants qui s'en vont voir travailler les taureaux comme on va au concert ou à une matinée dramatique. Puis, fendant la foule, voici des toreros, les premiers sujets de la quadrilla, se rendant à l'arène en voiture découverte ; tous les regards sont pour eux, ils trônent renversés sur les coussins et drapés élégamment dans leurs capes jaunes et rouges.

C'est un tapage étourdissant de clochettes, de marchands d'agua fresca, d'aguardiente, d'oranges et d'éventails, tapage commençant dans la ville, se poursuivant sur toute la route et se continuant jusque dans l'intérieur du monument national voué au culte de l'art taumachique.

Il va sans dire que nous avons pris nos places pour la corrida et que pleins de joie nous étions arrivés à la plaza avec une heure d'avance pour bien voir tout, préparatifs et arrivée.

Les amateurs, les aficionados, absolument semblables comme allure aux bookmakers de Lonchamps, étaient déjà dans les coulisses, représentées par de petits bâtiments en briques séparés de la grande arène par des cours encombrées de monde. Les

picadores, très entourés, choisissent leurs chevaux parmi les pauvres vieux animaux, maigres, décharnés, affaîssés, invalides parvenus au terme de leur carrière et destinés à périr sous les coups de cornes.

On visite les écuries où ces pauvres victimes, reposant leurs vieux os sur la litière de leurs belles stalles, se félicitent sans doute de leur heureux sort apparent sans se douter de ce qui les attend. Dans un coin de la cour, ceux que l'on a choisis pour mourir aujourd'hui se tiennent le nez au mur, sellés et enrubannés; à l'autre coin, contrastant avec la tranquillité des vieux chevaux, par leur pétulance et le bruyant ramage de leurs grelots une troupe de belles mules pomponnées attend en piaffant et en ruant le moment de jouer un rôle dans la tragédie.

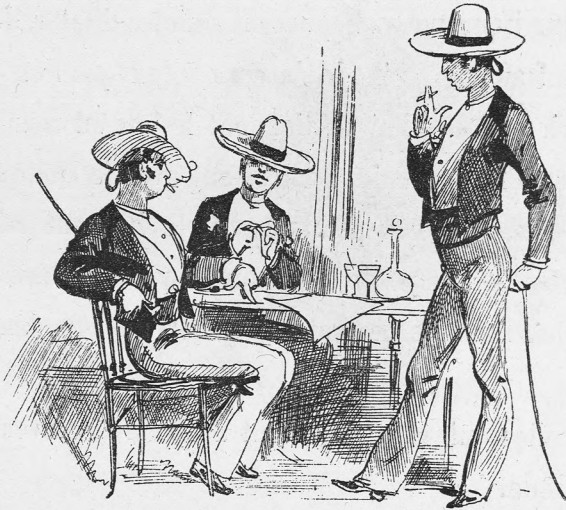
Ce sont elles qui viendront tout à l'heure enlever les cadavres de l'arène.

Les picadores montent en selle et vont essayer le bois de leur pique contre un poteau. Leur costume est bien connu : petite veste et gilet couverts d'or, grand chapeau d'aspect mexicain, et culotte protégée par une doublure en zinc.

A partir de trois heures et demie des flots de spectateurs emplissent l'arène et les couloirs. Nous abandonnons les coulisses et nous regagnons nos places. Tout est bondé, à l'ombre comme au soleil ; dans la foule de vêtements noirs, beaucoup de costumes des provinces se distinguent par une note plus claire ; des bancs entiers sont occupés par des femmes des environs en robes jaunes, bleues, vertes et nous avons pour voisin un Andalou tout en noir : culotte courte et guêtres

noires, petite veste noire à boutons de filigrane d'argent, gilet découvrant une chemise à dentelles fermée par un gros bouton de filigrane d'or.

Partout des femmes élégantes et jolies forment de ravissants groupes, où pas un chapeau ne se fait voir, pas un seul ; aux



Les toreros au café.

taureaux, on ne porte que la mantille blanche ou noire arrangée de toutes les façons.

La foule remplit toujours l'arène ; de tous côtés des oranges décrivent des paraboles en l'air et parties de l'arène s'en vont tomber jusque sur les derniers gradins tout en haut. Ce sont les marchands d'oranges qui, par des prodiges d'adresse, envoient leur marchandise à qui la demande, découvrant le client parmi les milliers de têtes pressées et lui envoyant les fruits avec une précision fabuleuse. Comment l'acheteur s'y prend-il pour faire passer l'argent au vendeur, cela, nous n'avons pu le découvrir.

Enfin on fait évacuer l'arène. Les trompettes sonnent et le quadrilla fait son entrée solennelle.

En tête, deux alguazils à cheval, en costumes du seizième siècle, coiffés de chapeaux de forme Basile, cavalcadent sur des chevaux superbes. Puis les toreros un à un, sur trois lignes : les espadas d'abord, les capeadores ensuite, puis les picadores à



Au Prado.

cheval, puis les banderillos, et enfin les attelages de mules et les garçons de l'arène, des gamins de seize ans habillés de blouses rouges, aussi hardis et aussi exposés que les vrais toreros.

Toute cette procession vient à pas lents saluer les autorités et solliciter la permission de commencer. La musique joue, les beaux alguazils, après avoir bien fait piaffer leurs chevaux, vont porter la clef du toril et se sauvent au grand galop. Il est temps, derrière eux la porte s'est ouverte et le taureau a surgi brusquement dans l'arène.

Ébloui par le grand soleil, ahuri par l'ouragan de cris qui a salué son entrée, il s'arrête en grattant le sable au milieu de la place.



Tous les toreros se sont éparpillés ; au fond, placés de chaque côté de la porte du toril, les picadores attendent impassiblement la charge du taureau. Les chulos ou capeadores agitent de grands manteaux rouges, enfin l'un d'eux se détache et vient en courant lancer sa cape rouge dans les yeux du taureau qui se coue furieusement la tête et se précipite sur l'homme. Mais l'agile chulo a déjà gagné la barrière, et saute par-dessus à la force du poignet ; un autre l'a remplacé et poursuivi de même, s'est arrêté sur le marche-pied de la barrière.

Un autre chulo prend sa place devant le taureau qui court follement de l'un à l'autre, les cornes basses et ne réussit qu'à s'envelopper la tête dans les plis de l'étoffe. — C'est quand le taureau, harcelé par une vingtaine d'ennemis lestes comme les chats, commence à baver de fureur, que le drame se dessine.

Les deux picadores à cheval n'ont encore rien fait, tout à coup le taureau les aperçoit et, abandonnant les insaisissables chulos, se lance sur ces ennemis immobiles.

C'est le moment. Les chevaux ont les yeux bandés pour qu'ils ne reculent pas, le picador donne un coup d'éperon et baisse la lance pour recevoir le choc du taureau. En moins d'une minute cheval et cavalier, soulevés d'un coup de corne, sont jetés en l'air et lancés contre la barrière. Le picador est dessous, vite les chulos se précipitent pour détourner le taureau du tas sanglant qu'il fouille avec ses cornes.

Le cheval est relevé à grands renforts de coups par les garçons de l'arène, on hisse l'homme dessus et d'un bon coup d'éperon le picador revient au taureau la lance en avant. Le tau-

reau, l'épaule ensanglantée par le premier coup de lance, attend à son tour.

Le malheureux cheval fait trois pas sur ses jambes tremblantes et, chose épouvantable, se vide pour ainsi dire complètement ; en marchant, les entrailles, le sang, tout tombe comme d'un baquet renversé.

Brusquement le cheval tombe au moment où le taureau revenait et l'on tire le picador à grand'peine pendant que la bête féroce s'acharne sur le pauvre cadavre, encore secoué par des tressaillements.

Sur les gradins ce premier sang est salué par une explosion de cris et d'applaudissements. Nous pâlissons, le cœur nous tourne, mais nos voisins et nos voisines sont très contents : le taureau est bon.

C'est le tour du second picador, à peine a-t-il le temps d'abaisser sa lance, qu'il est jeté sur le sable et que son cheval est tué comme le premier. Le premier picador revient sur un autre cheval et reçoit le choc : il est bientôt par terre et son cheval galope dans l'arène en traînant un paquet d'entrailles. Les garçons de l'arène le rattrapent et remettent le picador sur le dos de la malheureuse bête dont les jambes fléchissent.

Le taureau revient à la charge ; on entend un bruit sourd, cheval et cavalier sont jetés contre la barrière : le cheval est mort et le cavalier doit avoir quelque chose de cassé, car les chulos l'emportent.

Les banderillos entrent en scène à leur tour ; le taureau revenu au milieu de l'arène souffle bruyamment, les banderillos vont droit à lui et lui plantent dans les épaules des espèces de